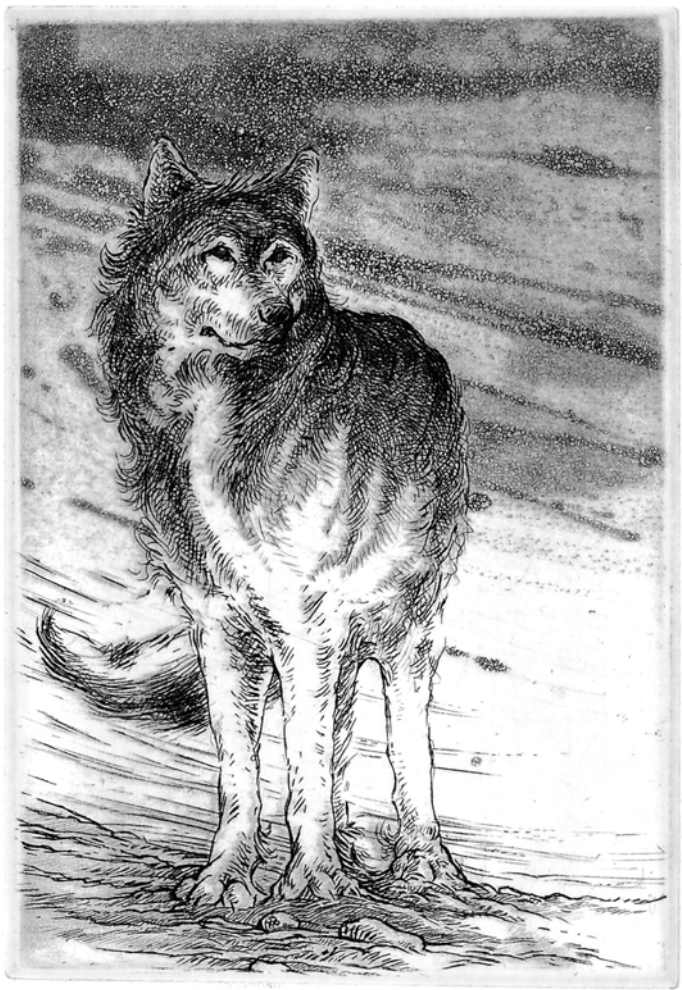


*Louvaine*



Jacques Abeille

# *Louvaine*

Illustrations de  
*Philippe Migné*

Postface par  
*Antoinette Bois de Chesne*

LA COMPAGNIE DES INDES ONIRIQUES

---

Éditions Deleatur

1999





**S**i je voulais dire ce qui nous distingue, nous autres gens des hameaux, de ceux qui vivent plus bas sur les terres grasses qui bordent le fleuve tandis que nous demeurons accrochés à nos maigres pâtures et à nos lourdes demeures rencognées sous la lisière de la forêt, je parlerais des loups. Les hommes de par chez nous n'éprouvent que mépris à l'égard des contes horribles et qu'on donne pour vrais chez les paysans de la plaine. Ici, dans les hameaux, nous n'avons pas peur des loups. Nous ne les craignons ni ne les chassons. Nous jugeons légitime et propitiatoire la dîme qu'ils prélèvent sur le bétail. Les loups ne tuent que ce qu'ils mangent et mangent peu. Rares et, plutôt que pour inciter à la peur, faites pour révéler les séductions de ces esprits de la forêt, nous ne nous transmettons que des légendes qui nous réconcilient, entre nous et avec la terre, sans nous encombrer de croyances ou de préventions. Car on ne voit pas les loups. On sait leur présence, d'ailleurs intermittente, à leurs appels nostalgiques qui déchirent les nuits de lune, à quelques empreintes, parfois,

sur la neige, à la charogne d'une bête proprement égorgée et dépecée.

Chez nous, qui sommes d'habitude silencieux, il se fit une grande controverse quand surgit sur les hauteurs une bête que d'aucuns avec bien de la hâte désignèrent comme un loup tueur d'hommes. De mémoire de forestier, cela ne s'était vu et la chose restait proprement inconcevable pour les mieux rassis d'entre nous. Cependant, en moins d'une semaine, trois jeunes hommes étaient morts de bien étrange manière. Égorgés gauchement, les chairs lacérées, les viscères répandus, les corps avaient été traînés dans les halliers puis abandonnés comme si la bête avait renoncé à satisfaire son appétit. Cela déjà, cette rage, ce désordre contre nature, le caractère comme inachevé de l'attaque, ressemblait bien peu à la conduite d'un loup. Quand je vis les corps, je constatai que les blessures n'étaient pas franches, comme celles que laissent les crocs puissants du grand prédateur, mais incertaines et remâchées. L'écartement des griffes ne ressemblait à rien de connu. À un rapace il eût fallu une envergure invraisemblable et des serres bien émoussées pour tracer des déchirures à ce point vastes et confuses dans leur dessin.

Je n'ai pas été le seul à relever de telles singularités. Lev, mon ami le plus proche et le plus ancien, avait fait les mêmes observations. Les parents des victimes avaient déjà dû surmonter bien des pudeurs

pour nous laisser examiner les restes des malheureux. Lev et moi, tous deux solitaires, avions une égale réputation de chasseurs expérimentés et, bien que nul n'en eût exprimé la demande, il allait de soi que la communauté tout entière s'en remettait à nous pour faire face à la menace. Le jour même que l'on retrouva le troisième garçon, un bûcheron de dix-huit ans, le soir venu, nous nous sommes retirés dans la maison de Lev. À peine avons-nous bu une demi-cruche de vin. Nous avons peu parlé, mais avec lenteur et patience. J'avais imaginé qu'ensemble nous nous mettrions en chasse. Il ne voulut point. Dans cette affaire, disait-il, deux hommes ne feraient pas mieux qu'un. Ainsi préférait-il prendre seul les devants et me priait-il de ne venir sur ses brisées que trois jours pleins après son départ, s'il ne revenait pas plus tôt. Je crus qu'il en faisait un point d'honneur. Il était de peu mon aîné et semblait ne vouloir partager ni les surprises ni la modeste gloire de cette chasse. Même, j'imaginai qu'il y voyait l'occasion de mettre à l'épreuve ses talents et, si l'aventure n'était pas sans danger, sa valeur. Je pense aujourd'hui que pour la première et la seule fois dans le cours de notre longue amitié, il s'est servi d'une ruse à mon endroit. Plus clairvoyant ou, si étonnant que cela paraisse, plus crédule que moi, il savait déjà quelle quête il allait entreprendre et entendait se réserver non pas une réputation de peu de prix, mais une merveille

monstrueuse à laquelle j'étais un homme trop ordinaire ou trop humble pour aspirer. À l'aube j'étais auprès de lui. Je tenais la bride de son cheval comme il accrochait à sa selle un sac contenant quelques provisions. Quant au reste de son équipement, il se réduisait à deux dagues et à des lacets de cuir. Je ne lui fis aucune question. Il est parti content.

À un équipement tout semblable j'ajoutai deux solides épieux quand, trois jours plus tard, ne l'ayant pas vu reparaître, à mon tour je me suis mis en chasse. Il m'avait dit par quel chemin il pénétrerait dans la forêt. Il avait pris la précaution de marquer son passage et avait signalé l'endroit où il avait quitté toute voie tracée. Rameaux brisés à hauteur d'homme, mousse écorchée, accrocs dans le tapis de feuilles sèches, sa piste était plus nette encore entre les denses pousses de charmes où un temps il avait cheminé. Par places surgissaient de larges ronciers qu'il avait contournés avec prudence. En vue du second de ceux-ci, je mis pied à terre pour examiner les surgeons griffus et décelai une passe assez large sous les arceaux. Je pus alors me convaincre que pour être venu si vite sur ses brisées Lev avait eu, dès le départ, quelque idée de la bête qu'il traquait. Je me remis en selle et réglai ma conduite sur la sienne que je jugeais sage. N'ayant qu'à suivre ses traces, je progressais beaucoup plus vite que lui. Vers le milieu du jour, croisant et recoupant les pistes, je fus en un lieu où son cheval, parfois



lancé au galop, avait tant de fois contourné un massif de broussaille que le sol à l'entour en gardait le dessin d'un anneau labouré. Vieux de deux jours au moins, un tas de crottin marquait une longue halte. La bête fatiguée avait voulu se musser mais le chasseur ne lui avait pas laissé de répit. Il devait alors être au soir du premier jour. Puis la piste repartait vers les hautes futaies silencieuses où elle décrivait quelques méandres, mais pas un écart qui fût de nature à égarer un chasseur. Je devinai que l'homme et sa proie alors cheminaient à nuit close et m'étonnai grandement qu'ils aient pu ainsi se suivre quand une obscurité presque complète permettait à peine de se faufiler sans heurt par la quinconce désordonnée des troncs séculaires. Tout donnait à croire que Lev alors forçait à vue l'animal qu'il avait harcelé tout le jour durant ; mais quel animal peut-on voir si bien aux rares lueurs de la lune ?

Le soleil était encore haut quand je trouvai le cheval de Lev en bordure d'une clairière. Il était fatigué mais ne portait aucune blessure. À quelques pas la piste traversait un vaste champ de fougères. De place en place leur froissée s'élargissait en lits bouleversés et piétinés avec rage, comme si la bête et l'homme en étaient venus au corps à corps. Mais je ne trouvais aucune trace de sang. On eût dit que Lev, ayant laissé son cheval, s'était efforcé d'étouffer à mains nues sa proie. Je n'y comprenais rien. La vague de

fougères venait mourir contre un taillis de chênes rouvres dont les basses branches me firent mettre pied à terre. Toutefois, cette végétation allait s'éclaircissant et je fus bientôt sur une pente herbue que çà et là crevaient des chicots de roches blanches. Je dus ralentir le pas car la piste était moins nette. De loin en loin, une pierre descellée ou une touffe d'herbe rebroussée étaient mes seuls indices. Je parvins ainsi au pied d'une falaise et, l'ayant longée sur quelques pas, à l'ouverture d'une grotte. J'avais entravé mon cheval que ces lieux désolés rendaient nerveux. Je pointai mon épieu devant moi et m'engageai dans l'ombre. Le passage s'étrécissait et peu à peu perdait de la hauteur au point que je dus me courber pour progresser. Cependant, comme la ténèbre s'épaississait et que la voûte, reconnue à tâtons, allait m'obliger à ramper, je me remontrai qu'il était fort imprudent de me risquer dans cet antre sans le secours d'aucune lumière. Hésitant quant au parti à prendre je m'étais immobilisé. Alors me parvinrent, étouffés par la profondeur, des murmures et comme des gémissements. Je tombai sur les genoux et m'avançai encore un peu. Le boyau faisait un coude et, tout soudain, la voix de mon ami résonna, grondant aux échos d'une rotonde de pierre et empreinte cependant de lassitude vague.

« Viens, viens auprès de moi, marche sur moi. Ah, comme tu fus longue à me revenir, ma douce louve ! Et comme tu es lasse ; tu trembles dans tes cuisses.

Mais que ta peau sent bon la sauvagerie de l'herbe et de la terre. Oui, flaire, reconnais ton chasseur défait. Que ta peau est douce. Veux-tu me paître encore. Ah, lèche, mâche, avale. Prends ta tétée. Ah, combien j'aime ta langue puissante et suave, et la terrible et exquise menace de tes dents. Sens-tu combien je suis à toi ? Oui, aide-toi de tes mains. Ah, ma blanche, ma louvanne... »

J'avais été pétrifié par l'étrangeté de cette litanie. Je crois que malgré moi je faisais effort pour ne pas entendre l'obscénité de ce chant d'amour. Quand je ne pus plus douter, j'entrepris de me retirer en silence. Alors le dernier mot me frappa : louvanne. Comment étais-je si longtemps resté aveugle à tous les indices qui peu à peu avaient confirmé les soupçons de mon compagnon plus perspicace ? Louvanne. Ainsi, c'était elle.

En toute hâte je reculai, regagnai la lumière. Il restait assez de jour pour que je sois rentré chez moi avant la nuit. En me voyant passer, la mine songeuse et menant par la bride le cheval de Lev, certains me jetaient des regards chagrins. Je leur dis qu'il n'était pas mort mais poursuivait la chasse à sa façon. Ce n'était pas mentir. Enfermé chez moi, je traversai des jours moroses et des nuits sales.

La louvanne – il en est pour dire Louvanne, comme un nom propre – est le sujet, chez nous, de la légende ensemble la plus répandue et la plus diverse.

Chaque foyer la raconte à sa manière et, pour ainsi dire, dans ses mots propres. Chez les uns on la donne pour une bête pâle et solitaire, un accident de la nature qui se produit de loin en loin ; pour d'autres, c'est une femme en démente ou marquée par le mal. Parfois même on précise sans épargner les sous-entendus graveleux qu'elle porte sur une fesse une petite tache qui la désigne : c'est pourquoi l'on conseille assez plaisamment aux jeunes hommes, à la veille de leur mariage, d'examiner de fort près et dans tout le détail le corps de leur épouse au seuil de la nuit de noces. Tantôt on raconte que, dans des temps très reculés, des bandes entières de ces créatures vivaient au voisinage des loups à qui elles empruntaient, dans des proportions variables, leurs mœurs. On va même, par endroits, jusqu'à affirmer que dans les hivers de grand froid elles se faisaient saillir par le chef de la meute. Ce qui, pour certains, n'empêcha pas leur race de s'éteindre. Tantôt, au contraire, on proteste que Louvanne fut unique, qu'elle était femme d'un châtelain, homme cruel et grand chasseur devant l'Éternel – du temps qu'il existait encore des châteaux dans la contrée et qu'il faisait des hivers bien autrement rigoureux qu'ils ne le sont de nos jours – et qu'une malédiction ayant doté cette femme d'un cœur de louve, elle avait dévoré son sinistre époux et même ses malheureux enfants avant de s'aller perdre au plus profond des halliers pour y trouver la mort, mais que

son âme tourmentée errait encore certaines nuits de neige par les landes gelées. D'autres encore croient qu'elle vit toujours, inguérissable et vaine, et se cache dans des lieux de sauvagine où l'homme n'entre que par mégarde. D'un caractère peu enclin à la rêverie, je n'avais jamais prêté qu'une oreille distraite à ces racontars dont je ne relève ici qu'une faible part ; sans aller, toutefois, jusqu'à mépriser entièrement les fables, je voyais volontiers dans celle-ci une allégorie des émois de la chasse que chacun façonnait à son gré ou selon son humeur et ne m'étonnais pas que dans sa variété elle exprimât les cruelles séductions d'une sauvagerie traquée et à maints égards espérée. Dans les jours inquiets que je passai sans savoir si je devais attendre son retour ou aller arracher mon ami au repaire de la louvanne, à force de ressasser ce que j'avais entendu dire de ce monstre, me revint à l'esprit une interprétation familière et scabreuse qui était comme la version profane, voire dégradée, de la légende. La louvanne, disait-on, mordait ses victimes au ventre – mais, ajoutait le plaisantin qui vérifiait du coin de l'œil qu'il n'y eût point d'enfant à portée de voix, il y a un morceau de l'homme qui lui plaît tant qu'elle ne se lasse pas d'y goûter. Cet assez triste mot d'esprit était même passé au rang de proverbe, si bien que d'un homme fatigué on disait couramment que sa femme trop souvent lui faisait la louvanne.

Parce que je suis célibataire, peut-être, je n'aime

guère les plaisanteries que les hommes échan- gent en l'absence des femmes et comme pour se venger à peu de frais du joug du mariage, et il arrive à certaines expressions que leur emploi soit si banal que leur lien avec leur signification d'origine s'efface. Mille fois je maudis cette sorte de présence d'esprit enivrée de lassitude par laquelle dans ma pensée tâtonnante avait resurgi le sens obvie de ce que je n'avais jusqu'alors entendu que comme des tournures triviales et innocentes. Sans doute était-ce à cause de ma timidité en ces matières qu'avec tant d'acuité et sans relâche, dans ces moments de tension et d'inaction où je m'efforçais d'arrêter une décision, me revenaient aux oreilles les bruits de manducation flasque et de succion visqueuse assortis de soupirs et de grognements qui avaient fait un fond sonore à l'intime déclamation de Lev et parfois lui avait arraché un cri d'extase. Et mes nuits étaient pires que mes jours. J'y errais par des couloirs suintant de mes pensées insanes, à chaque pas me rapprochant des sons que j'eusse voulu fuir. Froissements, glissements, reptations, on eût dit, amplifiée jusqu'à atteindre l'intensité du tonnerre, une sarabande de feuilles mortes tourmentées par les derniers grands vents de l'automne. Puis, du fond d'un corridor plus obscur que tous ceux où j'avais jusqu'alors égaré mes pas, venait à moi une femme blanche et nue. Elle était comme la lumière entrant au plus noir de ma pensée et j'éprouvais pour

elle un sentiment de répulsion à quoi se mêlait un grand attendrissement ou une pitié fervente que je ne savais lui dire. Elle m'approchait de si près que son odeur, celle des orties froissées, du sureau dans sa floraison et du lierre torréfié par les chaleurs d'été, m'enveloppait tout entier. Je m'éveillais avant qu'elle ne m'eût touché, haletant et les larmes aux yeux. Et je craignais de me rendormir, car ce rêve recommençait toujours le même sans jamais me livrer la clef de son énigme ni même s'achever. L'inconnue venait auprès de moi. Le vert parfum de sa chair me caressait, sa main courte et forte s'élevait paume tendue vers ma poitrine ; je ne pouvais ni la toucher ni me dérober à son approche dont je ne savais si elle était menace ou promesse. Épuisé d'incertitude, je glissais sur une pente de plâtre gris.

Un matin, peu avant le lever du soleil, je sortis d'une nuit pleine et noire. Mon rêve ne m'avait pas visité. Je sus que sa hantise m'avait quitté et que l'heure était venue. Je fus prêt en un instant et bientôt le pas calme de ma monture résonnait sur la terre tassée du chemin. Mon intention était de prendre au plus court pour atteindre tôt la grotte. Dans mon estimation, je devais suivre plus au nord le chemin forestier que Lev avait emprunté d'abord, puis, quand son tracé se perdait au cœur des choses, piquer droit au levant. Mais je fus empêché de suivre exactement cet itinéraire.